

« [Quand le diable sortit de la salle de bain, de Sophie Divry](#) », *Le Monde*, 20 août 2015

C'est intelligent et différent. Rien que pour cela, on a envie de conseiller à tous ce quatrième livre de Sophie Divry. Après la magnifique et mélancolique **Condition pavillonnaire**, l'auteure revient avec un texte drôle, ultra-inventif, un peu foutraque même – et qui pourra sans doute en agacer certains –, sur fond de précarité économique et de graves problèmes de société. De quoi s'agit-il ? Du diable que l'on tire par la queue quand on est aujourd'hui un écrivain ou un artiste, des factures pas prévues, des combines et de la faim qui tenaille parfois, des invitations à dîner qui n'arrivent pas, de l'indigence des relations virtuelles, du RSA, de l'écriture et de son inutilité sociale, du vide sidéral du Net, de la musique d'attente du serveur de Pôle emploi, de tout et de rien et surtout de rien, parce que c'est un sujet si riche, une vraie corne d'abondance, la pauvreté !

Quand le diable sortit de la salle de bain, de Sophie Divry, Noir sur blanc, « Notabilia », 320 p., 18 €.

« [Quand le diable sortit de la salle de bain](#) », de Sophie Divry, Florence Noiville, *Le Monde*, 3 septembre 2015

Après la magnifique et mélancolique **Condition pavillonnaire**, Sophie Divry revient avec un texte drôle, ultra-inventif, un peu foutraque même – et qui pourra sans doute en agacer certains –, sur fond de précarité économique et de graves problèmes de société. De quoi s'agit-il ? Du diable que l'on tire par la queue quand on est aujourd'hui un écrivain ou un artiste, des factures pas prévues, des combines et de la faim qui tenaille parfois, des invitations à dîner qui n'arrivent pas, de l'indigence des relations virtuelles, du RSA, de l'écriture et de son inutilité sociale, du vide sidéral du Net, de la musique d'attente du serveur de Pôle emploi, de tout et de rien et surtout de rien, parce que c'est un sujet si riche, une vraie corne d'abondance, la pauvreté !

« [Sophie dans la dèche, Divry dans l'invention](#) », Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 3 septembre 2015

L'héroïne de « Quand le diable sortit de la salle de bain » vit dans la précarité. La langue explosive du roman de Sophie Divry en est comme la revanche.

Entre la bibliothécaire azimutée de **La Cote 400** (Les Allusifs, 2010), la très bovarysante M. A. de **La Condition pavillonnaire** (Les Éditions Noir sur blanc, 2014) et, aujourd'hui, la Sophie chômeuse de **Quand le diable sortit de la salle de bain**, on peinerait à trouver des points communs évidents. Mais il est une chose qui les unit, profondément : ces personnages de Sophie Divry font tous l'expérience d'une réduction du champ de leurs possibles. Si elle était quasiment existentielle chez les deux premiers, elle est plus liée aux circonstances pour le dernier. C'est en tout cas ce que l'on espère pour elle.

Sophie est fauchée, vit dans un studio lyonnais de 12 m², passe le temps en regardant murs et plafond ou en cherchant quels sont les derniers objets en sa possession qu'elle pourrait mettre en vente sur Internet. Et quand, à la suite d'un hiver rigoureux, elle reçoit une facture d'électricité d'un montant imprévu, elle panique, et s'interroge : « **Comment faire, ou plutôt comment non-faire : non-acheter, non-sortir, non-vouloir, non-métro, non-bus, non-shopping, non-desserts, non-viande, non-bière, non-marché, non-cinqfruitsetlégumesfrais, non-café, non-imprévus, non-nouvelles factures, non-nouvelles charges ?** »

Pyrotechnie

Cette citation en témoigne : si son héroïne voit son horizon barré, ses possibilités d'action et de déplacement sans cesse limitées, Sophie Divry, elle, déploie une inventivité farouche pour décrire cette vie de restrictions permanentes. Après l'excellent **La Condition pavillonnaire**, très tenu par sa narration à la deuxième personne du singulier, **Quand le diable sortit de la salle de bain** a quelque chose d'une démonstration de pyrotechnie. Sophie Divry tord la langue selon son bon vouloir, fabrique des mots-valises et des phrases de plusieurs pages si ça lui chante. Elle ne s'interdit à peu près rien au fil de ce roman survolté, multipliant les digressions potaches – comme un dessin de phallus ou la prise de contrôle momentanée du récit par son ami Hector, tellement désireux de coucher avec sa voisine qu'il a besoin de voir advenir la scène sur une page –, s'autorisant un détour par le conte pour enfants, de multiples effets de typographie, un rêve dans lequel intervient l'écrivain Pierre Bergounioux après un détour sur l'art de manger un sandwich...

La description d'une vie dans la précarité n'en est pas moins très précise, depuis les calculs faits au moment de payer EDF jusqu'aux visites au Polemploi, en passant par les sensations que procure la faim, et le ras-le-bol qui naît des éternelles mêmes techniques pour feinter ou combler celle-ci.

Mais Sophie Divry s'inscrit dans le sillage de la « laughterature », une littérature du rire chère à Raymond Federman (1928-2009), écrivain franco-américain immense et méconnu qu'elle cite à plusieurs reprises, maître d'une forme romanesque débridée (et partisan de l'entrée des nouilles dans le champ romanesque). Pour l'un comme pour l'autre, il ne s'agit pas seulement de s'amuser ou de livrer un numéro de claquettes littéraire. Dans **Quand le diable sortit de la salle de bain**, la richesse foisonnante du texte est une sorte de réponse bravache à la pauvreté matérielle du quotidien. Elle a quelque chose d'une revanche qu'offrirait la littérature sur la vie et les défaites qu'elle inflige.

Signalons, du même auteur, la parution en poche de **La Condition pavillonnaire**, J'ai lu, 320 p., 7,50 €.